

BLAISE HOFMANN

---

# L'ASSOIFFÉE



EDITIONS  
**ZOE**

Extrait de la publication

# L'ASSOIFFÉE

DU MÊME AUTEUR

*Billet aller simple*, L'Aire bleue, 2006

*Estive*, Éditions Zoé, 2007  
(Prix Nicolas Bouvier du Festival  
Étonnants Voyageurs de Saint-Malo)

BLAISE HOFMANN

L'ASSOIFFÉE

EDITIONS  
**ZOE**

*Nous remercions le Canton de Vaud d'avoir accordé  
une aide à la publication de ce livre*

Collaboratrice éditoriale : Nadine Tremblay

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH – 1227 Carouge-Genève, 2009  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Evelyne Decroux  
Image : Alexandra Bachzetsis et Yan Duyvendak  
dans *Mainstream*, 2007

© Schaub Stierli Fotografie et Julia Born  
ISBN 978-2-88182-639-9

*Aujourd'hui, on se marie, c'est agréable,  
on engendre des enfants, demain on a  
envie d'aller à la guerre, on s'en va.*

Sophie Tolstoï



## PREMIÈRE PARTIE

*The way you wear your hat. The way you sip your tea...* Mmmh... *The memory of all that. No, no, they can't take that away from me...* Une main tâtonne dans l'obscurité. Elle heurte une table de nuit. Et merde. Un verre d'eau se fiche par terre. Il doit y en avoir partout. La main presse enfin le bon bouton. Billie Holiday se la ferme. Il est six heures cinquante.

Vendredi, dernier jour, jour où je me lève seule. Avec dix minutes d'avance sur le programme, dix minutes clandestines pour la tendresse, tout cela de pris sur l'ennemi. Retenue par la tiédeur des draps, je découvre son épaule et y pose mes lèvres. Le temps s'arrête. Scellé. Sa peau ferme contre ma bouche. Son odeur. On oublie les prénoms, pas les odeurs. Mais se faire violence. Affronter la verticale, s'asseoir au bord du lit, au bord du gouffre, égarer une dernière fois une main buissonnière sur son cou, remonter le long de sa nuque, caresser ses cheveux, improviser un massage paresseux

et imperceptible. Sa peau me rend folle. Il soupire. Il ronronne. Bonne journée, fripouille. Ils peuvent puer de la gueule. Ce sont des anges quand ils dorment.

Lui travaille dans l'artistique. Enfin, dans la gestion du domaine artistique. S'il n'a pas une minute pour lui durant l'hiver, à partir du printemps, il est plus disponible et plus calme. Plus souriant aussi. Il convertit ses heures supplémentaires en heures de sommeil. Il vit plus lentement. Ce qui en règle générale ne change rien au fait qu'il se dit invariablement claqué, vanné, vidé. Manifestement, il aime être vidé, à bout de souffle. Au bout du gouffre, comme il dit. Ce doit être inscrit quelque part dans sa constitution. La fatigue comme preuve intangible d'un plein rendement, comme attestation d'un rôle social. Je crois fonctionner différemment. Nous ne sommes pas comme eux. La quantité de travail est chez moi constante tout au long de l'année, sans crue ni pénurie. J'avoue toutefois m'autoriser une saison de dormance. J'y prépare la reprise, reconstruis mes tissus, répare ce qui est à réparer. Il me reproche souvent mes vagues à l'âme de début d'année. Mes petites dépressions, comme il dit. Il a lu un article là-dessus et m'encourage à faire quelque chose là-contre. En parler n'y changerait rien. Ne pas chercher à tout comprendre, tout expliquer, tout harmoniser. J'aime laisser parler les cycles. Il y a, entre la saison des pluies et la belle saison, une morte-saison, une étape où s'arrê-

ter avant de reprendre la route. Je ne crois pas qu'un homme puisse comprendre cela.

La voisine du dessus a chaussé ses talons. Elle passe et repasse impétueusement d'une pièce à l'autre. Une vraie folle. Un peu de musique ferait du bien, des chansons à texte, mais il a le sommeil léger. Dehors, une nuit d'encre. Sans lune ni étoiles. Et le soleil brille de l'autre côté de la terre. Les ténèbres ne donnent pas envie de se mettre en marche. Pourtant, rituel immuable. Enclencher la machine. Attendre la lumière verte. Me tirer un expresso. Un nuage de lait pour la couleur, mais pas de sucre, je fais attention. Une tranche de pain que je mâchonne au plus près du radiateur. Mes amitiés et mon amour sont aimantés sur le frigidaire. Je ne réponds pas à leurs visages euphoriques. Deux yeux embués voyagent sur les remparts d'une cuisine qu'il serait grand temps de rénover. Il y a des choses plus importantes dans la vie, me répondrait-il. Comme quoi, mon amour?

Changement de décor. Trafic automobile comme bande sonore. Les êtres humains sont en marche. Commerce extérieur et activités extra-muros. La vraie vie. La réalité. Il faudra m'y faire. C'est paraît-il de plus en plus courant comme environnement. Les êtres humains font comme si de rien n'était, comme s'ils n'avaient pas fantasmé toute la nuit dans des rêveries illicites et libidinales. Bonjours enjoués, bonjours retournés. Salut, ça va? Pas mal

du tout et toi? Il ne répond pas. Bonjour Nicole. Très bien et toi? Ma patronne est une femme remarquable, une femme volontiers citée en exemple lorsque les journaux veulent parler d'égalité. De ces femmes qui passent dans les rues en regardant droit devant elles. Mouvement rectiligne uniformément accéléré. Sûr qu'elle ira loin, c'est une fonceuse. Pas de celles à laisser planer le doute. Pourquoi se secouer au beau milieu de la nuit? À quoi bon se faire belle? Pour qui et dans quel but? Que se passe-t-il dans la tête des gens quand ils ne font rien de leur corps? Nourrissent-ils des projets étincelants pour l'avenir de l'humanité? Ont-ils envie de baiser? Quelle heure est-il? Pourquoi tant de névrosés, de détraqués, de déjantés? Pourquoi en liberté? Que suis-je à leurs yeux? Suis-je dans le vrai, suis-je mieux, suis-je unique, n'ai-je pas oublié d'enfiler un pantalon, combien de jours avant les vacances, combien de jours avant le chaos, quelle heure est-il? Ma patronne est une amie d'enfance. Constamment tiraillée entre les fondements de notre amitié et les impératifs de sa fonction, elle ne sait sur quel pied danser. Moi non plus. On ne devrait jamais tutoyer son chef. La preuve à l'instant. Un peu avant la pause de dix heures, elle rapplique dans mon bureau, bras croisés, mâchoire crispée. Un grand soupir. Elle en vient aux faits. Toujours pas reçu ce fichu compte rendu. Tu sais très bien lequel. Il doit être faxé ce soir, dix-huit heures, dernier délai. Faxé à un client important qui fait à lui seul tourner la boîte, tu vois ce que je

veux dire? Je lui réponds que tout aurait pu être réglé en moitié moins de temps si le travail avait été planifié consciencieusement. Elle reste bouche bée. Elle s'empourpre. Elle se décompose. Faut pas le prendre mal, tu sais, Mary a pleuré toute la nuit, elle doit avoir les dents qui poussent, ç'a évidemment réveillé Tristan... Avant de perdre la face complètement, elle tourne les talons. Je m'en veux. Je suis vache quand je suis fatiguée.

À la pause de midi, une seule envie, manger seule, en tête à tête avec mon rôti de veau. Thérèse s'approche. Thérèse est la réceptionniste du deuxième. C'est libre, bien sûr, Thérèse, assieds-toi, tu vas bien? Thérèse ne va pas bien. Non, cela ne me dérange pas. Sans prendre la peine d'ôter sa veste, elle allume une cigarette qu'elle tient bien haut et me fixe intensément. Elle se met en condition. Elle va révéler de grandes choses, dévoiler le secret de la vie. Thérèse a un chagrin d'amour. Encore un. Thérèse est quelqu'un qui aime partager ses chagrins d'amour. C'est la dixième fois qu'elle hésite à rompre. Non, c'est la sixième. Benoît est un salaud fini, un parfait connard. Au bureau, tout le monde est du même avis. Se retrouver à leur table lors du repas de fin d'année est un supplice. Non seulement Benoît n'a rien à dire, mais il le dit avec des yeux dégoulinant de condescendance. Et le redit. Il a de longs poils noirs sur le dos des mains et des ongles rongés jusqu'à la viande. Il ne regarde pas les gens dans les yeux

quand il parle et n'écoute personne, sinon lui. C'est un type d'homme qui peut facilement vous gâcher une soirée, et sans mauvaise volonté. C'est un triste bougre désorienté. Un qui voudrait être un autre. Vraiment rompre pour de bon cette fois. Je ne peux pas en rire, car Thérèse pleure. Alors qu'elle se répand en sanglots, je me demande quels sont les fondements de notre amitié. À quoi bon rester en bons termes avec quelqu'un qui m'emmerde une fois sur deux? Depuis combien d'années n'avons-nous plus rien partagé de consistant? De ces souvenirs qui résistent au temps? Comment lui faire comprendre que ses histoires de cœur ne m'intéressent pas? Que ses histoires n'intéressent personne d'autre qu'elle, que c'est comme ça, qu'elle n'a plus vingt ans, qu'elle peut comprendre, qu'elle doit comprendre que ses histoires emmerdent le monde. L'ai-je une seule fois bassinée avec les miennes? Je raisonne comme un homme. Je perds le fil de la conversation. Ce n'est pas grave. C'est un monologue. Elle a le rôle principal. Je suis sa figurante. Il y a dans ce lieu et à cette heure des dizaines de figurantes. Il a fallu que cela tombe sur moi. Peut-être parce que je sais quand il faut lui prendre la main, lui dire que s'ils s'aiment vraiment, ils finiront par trouver une solution. Ensemble, osé-je encore ajouter. Peut-être parce que je suis la plus lâche, la plus hypocrite de toutes les figurantes. Benoît est un manipulateur, un qui a une envie intarissable d'être aimé. Ce sont les pires. On ne peut rien contre ceux-là. Les yeux de Thérèse sont pitoyables. J'ai

honte pour elle. Niveau zéro de la dignité. Je n'ai pas vu l'heure passer, excuse-moi. Je me lève, pose une main sur son épaule, lui répète une fois encore que s'ils s'aiment, tout finira par s'arranger, puis m'en vais. Elle me remercie. Je suis une vraie amie. J'ai envie de la secouer, la frapper, l'étrangler. Vite, au travail. Plongée dans mes dossiers, Thérèse n'existe plus. Thérèse est toute floue. Vers quinze heures, je dépose ce fichu compte rendu sur le bureau de Nicole et bredouille quelques excuses. Eh bien, tu as fait drôlement vite ! Elle déborde à nouveau d'enthousiasme. Une vraie battante. Les yeux démoniaques et le sourire carnassier. Bonne princesse, elle me laisse partir à seize heures. Merci. Bon week-end. Oui, à lundi.

Trois vibrations dans mon sac à main. Une par phrase. *Bcp de travail. Rentreraï tard. T'embrasse.* Devant les portes automatiques du centre commercial, un accordéoniste recycle un vieux tube de Piaf. Il n'en connaît que le refrain. Ses mains jouent sans lui. Lui cherche à attraper le regard des passants pour les convaincre de son indigence. Il ne trouve que le mien. Nostalgique, mélancolique, non, abruti. J'ai l'air d'une conne avec mon sac de courses. À l'intérieur, les ingrédients d'un festin que j'imaginai aux chandelles. Foutue romantique. Sur le chemin du retour, je me dis que les surprises n'ont jamais été mon fort, qu'il ne faut pas marcher sur les plates-bandes des autres. Chacun son truc. Mon truc à moi, en ce

moment, c'est de laisser les courses en vrac sur la table de la cuisine et d'aller boire un chocolat chaud sur la terrasse du Marronnier.

La terrasse du café vient de rouvrir et le patron rayonne pour deux. Il est rasé de frais et porte sa plus belle chemise. Lui qui n'est pas d'un naturel bavard a envie de parler. Voilà que les hommes s'y mettent. C'est dingue, dimanche dernier, les champs, là-bas, étaient tout blancs, de la neige partout. Aujourd'hui, ils sont tout verts, c'est fou, non? Un chocolat chaud, s'il vous plaît. Les habitués parlent par tables interposées. Ceux-là n'en sont pas à leur premier pichet. Ce sont des alcooliques sociaux qui ne se souviennent même plus de ce qu'ils devraient oublier. Ils se tiennent les coudes et lèvent leur verre à la victoire du Lausanne Sport. Quand celui qu'ils appellent Le Chinois traverse la terrasse sans rien dire, un gros macho lance à sa femme sophistiquée un petit mot provocateur. Quand on est éduqué, on dit bonjour! On me prend à témoin. Je voudrais disparaître. Vlan! En un claquement de doigts, ne plus rien avoir à faire avec ceux-là. Après un court silence toutefois, je réponds machinalement que j'habite au 20, rue Mauborget, en face de l'ancien Café du Chaudron, devenu Restaurant chinois Le Chaudron. J'ai répondu malgré moi. Mon discours leur convient tout à fait. Ils voient exactement où je veux en venir et tiennent là un vrai sujet de conversation. Un quart d'heure au moins. De quoi tenir

jusqu'au prochain pichet. L'expression de mes yeux contredit mon sourire. Ce n'est pas un sourire. C'est une bouche tordue. Il sera bientôt temps de faire quelque chose contre cette bouche tordue qui ressemble à un sourire. Le gros macho et sa femme sophistiquée n'y prêtent aucune attention. Ma tasse est vide. Je règle l'addition et m'en vais sans leur dire merde. À la chinoise. Et vlan.

Vivre ensemble par et avec l'autre. Visiblement touché par cette devise, le Conseil communal l'avait intégrée au budget Parcs et Jardins. On la retrouve ainsi gravée sur une pierre. Une pierre déposée le 14 juin 2003 au pied de l'église Saint-Étienne, au milieu d'un massif de dahlias jaunes et violets, en souvenir de la Fête des Étrangers. À deux enjambées de là, une autre pierre, une autre formule, un autre événement. En souvenir du deuxième régiment d'infanterie, en témoignage à tous les officiers et soldats qui ont servi dans ce corps de troupe au service du pays en 1848. Dans le gravier, des confettis délavés et un mégot de cigarette fumé jusqu'au filtre. Un platane n'a que ses moignons à offrir au ciel. Et quoi de plus moche que les dahlias.

On a construit l'église Saint-Étienne avec des pierres extirpées des champs voisins par les paysans. Son clocher robuste laisse dépasser une toute petite pointe, par modestie, par timidité, par souci de ne pas déranger. C'est sobre, c'est sombre,

Ce pourrait être un scénario de road movie, c'est le chemin choisi un beau matin par la narratrice qui décide d'une rupture dans sa vie, d'un départ sans objet ni moyens.

Dès lors un long ruban d'asphalte se déroule devant elle, les campagnes et les bourgs défilent comme un monde d'images tandis que les rencontres sont brèves, parfois rudes parfois douces. L'arrivée à Paris se transforme en un séjour d'une saison où gravitent, dans une ivresse de rencontres, des gueux, des amicaux, des indifférents, des malheureux, un monde où la narratrice pratique la témérité et la compassion. Puis elle largue les amarres de la ville pour se diriger vers l'océan, là où se dissolvent toutes les volontés.

D'une écriture incisive, souvent orale, ce roman donne vie à une héroïne qui s'échappe de sa vie comme un électron échappe à son orbite pour gagner sa liberté.

BLAISE HOFMANN a reçu le Prix Nicolas Bouvier 2008 à Saint-Malo pour *Estive*, carnet de route en haute vallée alpine. Il est également l'auteur d'un récit de voyage, *Billet aller simple*.

ISBN 978-2-88182-639-9



17 €  
EDITIONS ZOE